
« Le Dîner du professeur » de Fatou Diome
ou la mise en récit de l'inassouvissement :
Construction discursive en référence à
l'intime féminin

Actius Bassintsa-Bouesso

Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal (Sénégal)

RÉSUMÉ

La question de l'érotisme a souvent fait l'objet d'un traitement privilégiant une approche amoureuse et jubilatoire, s'appuyant entre autres sur un sentimentalisme béat. Mais cette dynamique vers laquelle tendent nombre de récits d'auteur(e)s francophones est asymétrique à celle que Fatou Diome donne au discours sur l'intime féminin qui émane de sa production littéraire. Notre contribution se propose d'en faire l'illustration à travers « Le dîner du professeur », une nouvelle extraite de son recueil intitulé *La préférence nationale* (2001). Ce texte, qui constitue le corpus à l'étude dans le présent article, place en effet au cœur de l'intrigue une jeune femme désenchantée par une liaison peu enthousiasmante, parce que sous-tendue par un érotisme décalé, voire désarticulé, attisant moins le désir que le rejet de l'amant. Dans ce contexte, le récit ouvre une brèche sur la problématique de la sexualité féminine vouée à l'échec orgasmique, afin de faire entendre une voix revendiquant le « droit à la jouissance » des femmes, en égratignant au passage l'autolâtrie masculine et la phallocratie. (*Mots-clés* : Fatou Diome, inassouvissement, intime, sexualité, femme.)

INTRODUCTION

La critique applique souvent à l'œuvre de Fatou Diome une lecture tabulaire l'inscrivant systématiquement dans la mouvance de la

littérature migratoire (Diandue, 2005). Cela va de soi, car la question des migrations est, à n'en point douter, au cœur de sa poétique. Pour autant, elle ne saurait occulter l'inclination de l'auteure à mettre en récit les expériences intimes et affectives de personnages féminins. Dans « Le dîner du professeur », extrait de *La préférence nationale* (2001), on observe en l'occurrence des figurations articulées sur un discours consacré à l'inassouvissement du désir sexuel de la femme. Le rhème qui se dégage de l'énonciation littéraire que constitue cette nouvelle met en lumière une dé-érotisation de la sexualité de l'héroïne, puisque ses désirs et ses fantasmes demeurent non actés dans l'intimité de ses amours. En effet, l'ambivalence des sentiments qu'elle nourrit à l'égard de son amant, le professeur, rend désespérément inopérante la rétroactivité de l'impact libidinal qu'elle exerce sur lui. Ce texte apparaît alors comme le lieu de déploiement d'un propos faisant écho à l'élucidation d'une identité sexuelle qui se veut différente de celle de la gent masculine, déterminée par un destin aux expériences de satisfaction et d'insatisfaction tout aussi différent. Et pour cause, la tension entre plaisir et déplaisir marque dans l'absolu le rapport à la jouissance du sujet féminin que nous présente la trame de l'intrigue.

* * *

La protagoniste qui conduit la narration évoque un épisode de sa vie apparaissant comme une épreuve vécue avec désarroi, subséquemment à un profond mal-être causé par des turpitudes existentielles. Mais le regard quelque peu subjectif qu'elle porte parfois sur le monde ne l'empêche pas de dessiner habilement deux portraits : d'abord le sien propre, avec sa situation sociale précaire, car l'héroïne est une étudiante africaine qui a immigré en France, « employée pour quelques heures de ménage par semaine chez des gens qui allaient au théâtre et à l'opéra » (117). Puis, celui d'un enseignant avec qui elle entretient une liaison. Ce faisant, on n'est pas étonné de constater que l'essentiel du récit soit construit autour d'une logique dualiste, mettant aux prises le féminin à une certaine perception du masculin.

Le profil du professeur est celui d'un homme dont l'égoïsme affecte tant la vie sociale que sexuelle. Ce personnage est surchargé d'attributs qui fragilisent, voire déprécient le masculin. Indifférent à la condition de la narratrice, il se contente de mettre à profit les soirées qu'ils passent ensemble pour apaiser ses pulsions sexuelles. Les difficultés sociales de l'héroïne, qui tente malgré tout de faire preuve de résilience dans un espace qui lui est nouveau et austère, n'attirent guère

son attention. Après avoir passé sept heures à faire des travaux domestiques avant d'aller suivre ses cours à la faculté, cette dernière le rejoint plus tard, dans le secret de son appartement, répondant ainsi à une invitation à dîner en sa compagnie. La grande table en bois massif à laquelle elle prend place, et qui semble avoir été conçue pour recevoir des notables, est la référence qui introduit la séquence descriptive par laquelle débute l'histoire. Une histoire qui élude largement les allusions à la physionomie des acteurs en présence, pour mettre davantage l'accent sur les labyrinthes de leurs consciences respectives qui, somme toute, appréhendent la vie de couple différemment.

Dans ce contexte, la narratrice paraît étrangère à son amant. Un abîme émotionnel la sépare de lui et leurs rencontres érotiques ratées ne font qu'amplifier ce gouffre. En ce sens, jamais le plaisir auquel elle se destine ne sera effectif, leur différence sexuelle se traduisant selon le principe de l'impossibilité pour elle d'agréeer un individu qui ne prend pas la peine de s'enquérir de sa situation, de ses tourments, et qui ne la chérit pas. Elle dévoile alors ses regrets, ses angoisses, mais aussi les frustrations que sa relation avec l'homme qui se trouve devant elle ne parvient à dissiper. Jamais elle ne s'est sentie aussi seule au monde qu'en sa présence. Un état de fait qu'elle confirme quand elle prononce ces quelques mots à son sujet :

Il faisait semblant d'ignorer le versant ingrat d[e] [ma] vie dont il n'acceptait que le côté joyeux. C'est un homme qui aime les rires et les sourires mais ne sait pas essuyer les larmes. Il ne sait pas que celui qui veut manger dans une calebasse y trouve toujours le parfum du couscous de la veille. J'en étais à me demander comment un homme pouvait aimer une femme et la laisser se noyer sans bouger (119).

Dans les modalités d'expression des volontés de l'héroïne, on note des sentiments équivoques qui s'entremêlent dans sa sphère affective. En conséquence, c'est sous le mode de l'ambivalence psychique, telle que décrite par Eugen Bleuler (2001), qu'elle entretient un rapport sexuel avec lui. Ce phénomène morbide (l'ambivalence), où l'amour se conjugue à la détestation, est précisément l'indice qui permet de repérer les avatars d'un conflit métapsychologique primordial, investissant irrémédiablement son être tout entier. L'écriture de Fatou Diome se dévoile alors dans toute sa dimension holistique par des intrications continues de ce genre. Le dîner auquel la narratrice est conviée se termine par un silence noir que seul illumine le regard lubrique du professeur. En la circonstance, les courbes alternativement convexes et concaves de son corps se révèlent comme un puissant stimulus

endocrinien, irrésistible pour ce partenaire qu'elle dépeint comme peu attentionné et incapable de conduire des préliminaires habilement. Celui-ci, brûlant de désir, l'attire bientôt précipitamment dans un fauteuil, pendant que le feu de la cheminée, lui, brûle les espoirs de tendresse de la protagoniste (120). « Inutile de vous dire que Milosevic était déjà au garde-à-vous, et cognait dans ses soubresauts ma fesse gauche » (120), dit-elle en faisant allusion à la verge du professeur qu'elle sent se dresser au moment où ce dernier l'enserre. C'est dans ces conditions que ses angoisses préemptives se trouvent amplifiées par la désespérance qu'elle extériorise au fil de la narration. La dérégulation qui l'affecte intensément se présente au lecteur comme le soubassement d'« une écriture où se lit le désir de révéler la féminité [et] de légitimer sa présence au monde » (Dussault, 32). Une charge émotive se dégage alors du texte par l'inscription de processus affectifs et cognitifs qui se configurent les uns aux autres, offrant au lecteur un terrain fertile pour examiner les expressions artistiques de l'écrivaine qui prennent en charge les rapports entre les genres.

De l'évocation des relations intimes entretenues par les deux personnages transparait par ailleurs une volonté de porter un coup aux symboles de la virilité, qui se prolongent dans les formes érectiles du sexe masculin (Molinier, 2000 : 25), et atteignent leur point d'achèvement dans l'attitude triomphaliste de l'homme ragaillard par la performance sexuelle qui le conforte dans l'idée qu'il aurait un statut de dominant vis-à-vis de la femme. L'interpellation y afférente met en évidence une tentative de redéfinition de la masculinité qui permette un équilibrage des rapports entre l'homme et la femme. Non seulement socialement parlant, mais aussi au plan sexuel. Or, quoique la narratrice soit soustraite à son Afrique natale où « le droit au plaisir » est souvent dénié à la femme au travers de pratiques comme l'excision, encore légion dans beaucoup de communautés (surtout en zones rurales), ses attributs donnent en première instance l'impression de déboucher sur un échec dans le processus de construction d'une iconographie plus moderne de la femme africaine. L'héroïne se trouve en France, son amant est fort probablement français (nous nous autorisons cette allégation quoique cela ne soit pas précisé), mais elle demeure demandeuse à la fois d'amour et de soutien, et l'homme reste celui vers qui se tournent ses désirs.

Néanmoins, sa prise de parole qui se matérialise par l'énonciation allocutive composant le texte, même si elle ne s'effectue pas à l'attention

de celui qui est concerné au premier chef, à savoir le professeur, a tout de même le mérite de constituer un pas important dans la mise en place d'un nouveau paradigme de la femme africaine qui, par-là, inflige déjà une entorse au tabou entourant sa sexualité. Cette parole participe assurément d'une démarche d'exorcisation de son cosmos originel (l'Afrique) par le logos. Elle lui permet de rompre avec l'image d'un être voué au mutisme, notamment sur des questions en rapport avec ses désirs sexuels, au risque d'être qualifiée d'impudique, voire de vicieuse, par un monde qui a longtemps consacré « la toute-puissance masculine ». Comme le rappelle Gérard-Marie Massina en effet, l'appropriation de la parole par la femme africaine s'est faite dans un contexte de conflit qui émane de la volonté de celle-ci de sortir de l'ornière, en œuvrant à neutraliser différentes institutions normatives, afin de libérer des forces de changement (Massina, 2015). Il semble que le double statut d'immigrée et d'étudiante de la narratrice soit un atout pour elle dans cette perspective. Il faut souligner que l'ensemble de la production littéraire de Fatou Diome présente la mobilité de la femme africaine et son instruction comme les jalons incontournables de l'édification de son identité rénovée. En France, l'héroïne se sait à l'abri de l'injonction communautaire de son espace de provenance imposant à la femme le silence. En outre, ses apprentissages universitaires ne sauraient ne pas contribuer à aiguïser son regard critique sur les choses en général, et plus particulièrement sur l'homme qu'elle fréquente.

Cet homme, symbole éhonté de la phallocratie, est à tout venant soumis à une représentation parodique. Sa position sociale et ses qualités intellectuelles sont tournées en dérision : c'est un grand monsieur, dit la narratrice sous un ton ironique. Il est agrégé de quelque chose, docteur en machin et professeur à l'université (115). Il va sans dire que la propension offensive inhérente à la structure du récit, s'appuie de temps à autre sur ce que Laté Lawson-Hellu désigne en termes de « dysfonctionnement que l'ironie produit dans la cohérence discursive instinctive, [afin d'assumer] un rôle fondamental dans la subversion » (1998 : 125). Si la respectabilité du professeur aux yeux d'« une société qui fixe ses normes » (115) est de la sorte moquée, c'est qu'elle se situe aux antipodes de son incapacité, d'abord à donner de l'amour sur le strict plan affectif, ensuite à susciter l'érogénité chez sa partenaire. Cette dernière, passée du fauteuil au tapis persan de son hôte après le repas, se retrouve dans une position inconfortable, la jambe meurtrie par inadvertance par le poids du professeur. Quand elle

redresse la tête et s'appuie sur le sol à l'aide de son coude afin d'essayer de se dégager, son amant prend cet acte pour un geste langoureux et se glisse entre ses jambes. Mais même la jambe meurtrie libérée, elle n'arrive toujours pas à concentrer son intérêt sur leurs corps, désormais l'un au-dessus de l'autre. Les jeux érotiques étant d'ores et déjà mal enclenchés, la suite se transforme en un exercice désagréable, ou du moins peu enthousiasmant :

Et très vite, le professeur se libéra de ses habits. L'espace d'un baiser que j'eus à peine le temps de rendre, il m'avait déshabillée et sa main cherchait nerveusement mon degré d'humidité pour voir si la glisse était déjà possible. Voyant que non, il enchaîna quelques baisers ponctués de caresses autoritaires (120).

La narratrice présente donc son amant comme un individu ignorant tout des mécanismes du désir et de la réponse sexuelle des femmes. Remarquons que l'abondante littérature médicale sur la sexualité produite aux XXème et XXIème siècles et dont la sexologie assure la promotion postule que le sexe joue un rôle essentiel dans la qualité de vie de tous, hommes comme femmes. En vertu de cela, les auteures issues de l'Afrique francophones, dans leur épanchement féministe, ne s'intéressent plus exclusivement aux questions de la polygamie et des pesanteurs des coutumes séculaires essentiellement patriarcales comme elles le faisaient aux premières heures de leurs pratiques d'écriture (Kesteloot, 2001 : 281). Ces problématiques, abondamment traitées par Mariama Bâ, Katoucha Niane, Véronique Tadjo ou encore Aoua Keita, ont cédé du terrain à des dynamiques nouvelles axées davantage sur l'étude des comportements sexuels féminins, dans le but de cerner les questionnements que sous-tend le rapport des femmes à la sexualité. De cette tendance découlent à l'évidence de plus grandes exigences à l'égard des hommes comme on le note chez Fatou Diome dans la nouvelle à l'étude. La narratrice aspire, dans ce sens, à des expériences sexuelles plus abouties dans le secret de la confession qu'elle fait : « je rêvais qu'un jour un homme me ferait jouir, même sans dîner de traiteur, juste en me disant *je t'aime*. Je pourrais ainsi oublier ce cœur de pierre qui ne respirait pas de sentiments » (123).

L'empressement et la maladresse du professeur se combinent à un narcissisme qu'elle juge déconcertant. Narcissisme à entendre au sens que la psychanalyse donne à ce terme en référence au mythe de Narcisse, c'est-à-dire en tant qu'amour de soi marqué par une fascination exercée par l'image spéculaire (Vichyn, 1984 : 656). Le professeur est en effet

quelqu'un « qui n'aime que lui-même, qui cherche son bonheur individuel dans sa liberté qu'enferme son Moi devenu un conteneur d'égoïsme » (122). Lui, le bourgeois qui ne fait rien pour rien, est assourdi par les battements de son propre cœur à force de s'écouter sans jamais prendre le temps d'écouter. Il aurait de toute façon mangé son dîner de richard égoïste pour satisfaire sa propre faim, se dit la narratrice : une salade bio en guise d'entrée, suivie d'une tourte aux pleurotes bio, puis d'un fromage lui aussi bio. « Un dîner construit comme une phrase, [avec] un sujet, un verbe et un complément » (115-116). Sans oublier le dessert, des figes séchées, elles aussi bio, servant donc de « ponctuation ». Ce régime alimentaire plutôt onéreux qui tranche avec la situation financière personnelle de la narratrice n'est pas sans lui causer un pincement au cœur, même si elle ne le trouve pas spécialement appétissant, car se dit-elle, avant de sélectionner de la sorte ce que l'on mange sur la base de critères qualitatifs, il faut déjà avoir de quoi manger !

Parlant de leurs rapports sexuels, elle est exaspérée par le fait qu'ils soient voués à une absence de variations, puisque ce soir elle est son invitée et que, « comme d'autres soirs avant celui-ci, le rituel reste le même » (115). Elle en est réduite à l'attitude de celle qui se laisse faire, son activité n'étant ni sollicitée ni encouragée par le professeur qui entre en possession de son corps à volonté. Elle le lui abandonne donc dans toute sa matérialité, sans plus. En vertu d'une montée unilatérale et asymétrique de l'excitation sexuelle, la narratrice fustige de manière caustique la tendance du professeur à l'autoérotisme. Non qu'il se livrerait à des pratiques d'autosatisfaction telle la masturbation, mais parce qu'en dépit de la présence d'une femme dans sa couche, c'est paradoxalement en solitaire qu'il recherche la jouissance. Ce qui lui fait dire :

L'ascension céleste s'amorçait. J'aurais voulu qu'il me dise des mots gentils, du genre : *Ô que tu es belle, tu me rends fou*. Tous ces mots qui à cet instant précis ne veulent rien dire mais donnent du cœur à l'ouvrage. Lui, ne disait rien. Pour son prochain anniversaire je lui offrirai une poupée gonflable. Il gardait tout ce qu'il sentait pour lui. Alors il jouit tout seul, et me fit un bisou comme on en fait à son chat ou à son chien quand il a été mignon [...]. Lorsqu'il s'agrippait à moi, c'était à lui-même qu'il s'accrochait. Il avait peut-être peur de me voir m'enfuir avec ce bout de lui enfoncé en moi. J'aurais voulu avoir des dents dans le vagin pour lui arracher ce seul morceau de sa personne qui savait la nécessité du duo (121-122).

En quête de sensualité, d'alchimie parfaite en matière de sexualité, la narratrice-héroïne qui se terre dans l'anonymat en gardant son identité secrète, se rend compte que son amant est un homme avec qui elle ne peut réaliser le vœu d'une passion luxurieuse. La fièvre, la jouissance et l'extase, sont pour elle un idéal annihilé par un présent déplaisant, parce que caractérisé par l'inassouvissement. Au moment où leurs rencontres s'actualisent, ce n'est que le professeur qui pose des actes de nature sexuelle sur son corps, jusqu'à ce que du fond de ses entrailles elle sente que le coït s'est produit. À aucun moment son partenaire ne se soucie de son plaisir à elle. *Le sexe et l'effroi*, référence intertextuelle redevable à Pascal Quignard (1996) présentée comme le titre d'un livre rangé dans la bibliothèque personnelle du professeur, qui attire l'attention de l'héroïne à chacune de ses visites, laisse présager du « sexe froid » dont elle doit s'accommoder. Au final, cela l'irrite foncièrement, d'autant plus que la reconnaissance de son identité féminine par un homme, elle la souhaite outre mesure dans des considérations autres que celles qui la cantonnent dans un rôle sexuel figé, fût-elle consentante à faire l'amour.

« Le dîner du professeur » est aussi un texte qui sculpte une effigie caricaturale de l'homme dont les désirs sexuels emprunteraient les voies de la gastronomie. Son titre associe l'homme et la nourriture (*dîner/professeur*), omettant complètement de mentionner la femme qui est pourtant le point de fixation de l'histoire. Est-ce à dire que le repas bio, raillé par la narratrice parce que fade et ici prétexte d'un rendez-vous, servirait de relais à l'idée que la femme se poserait elle aussi en « objet de consommation » dans l'inconscient masculin ? Le dispositif narratif mis en marche par Fatou Diome s'allierait par-là à un métadiscours exprimant une pensée réflexive sur des fandoms prolixes qui participent consubstantiellement à l'objetisation de la femme. Ceci dit, Moïse Ngolwa note, dans une étude qu'il a faite sur l'implicite paradigme de la représentation de l'homme chez Calixthe Beyala, que l'association des plaisirs gastronomiques à la sexualité participe d'une dépréciation du masculin créant cette confusion entre nourriture et sexe (2012 : 99), afin de définir dans le cas d'espèce l'homme par son appétit sexuel présumé. Et c'est sans doute à ce niveau que se situe la part de subjectivité dans les jugements de la narratrice, car elle passe de l'élucidation du cas singulier de son amant à des considérations emphatiques et généralisantes, en affirmant dans cet ordre d'idées :

Il s'agrippait toujours, gigotait encore. Maintenant il grognait. C'est curieux, quelle que soit la dimension sociale, morale ou physique d'un homme, on arrive toujours à le ranger entre les deux jambes d'une femme. L'entrejambe d'une femme, l'alpha et l'oméga de l'homme. Il naît de là et toute sa vie il y retourne (121).

Le texte donne par cette occurrence citationnelle une illustration de l'enchevêtrement du récit avec un argumentaire d'une certaine rectitude, en ce qu'on observe à ce stade un fait majeur : il autorise l'irruption d'une opinion révélatrice d'une prise de position tranchée sur la gent masculine, la soumettant notamment au crible d'une évaluation radicalement péjorative, avec l'amplitude de sens que cela comporte de réduire l'existence de l'homme à « l'entrejambe de la femme ». Or, la perspective narrative, selon ce qu'on peut abstraire de la lecture de cette nouvelle, est réglée en fonction du regard d'un personnage qui est partie prenante de l'histoire et dont le champ descriptif participe d'une insatisfaction sous-jacente, latente au départ, et qui dans un dévoilement cathartique donne lieu à un récit intime marqué du sceau de la dé-érotisation.

Les ressources du langage que l'écrivaine sénégalaise mobilise dans la nouvelle privilégient le recours à des virtuosités discursives tablant sur des correspondances. « Il s'engouffra et glissa en moi comme une couleuvre bifurque dans les champs de mil du Sahel » (120). Telle est par exemple la comparaison par laquelle elle actionne le levier d'une rhétorique qui invite le lecteur à reconstituer la scène qu'elle donne à voir, en faisant intervenir des représentations émanant d'une imagerie probante, propice à suggérer une réalité qui est visiblement pour elle difficile à exposer autrement que par le langage figuré. Ces correspondances lui servent aussi à donner vie aux perceptions abstraites de ses personnages, afin de les inscrire dans le récit de façon plus « vivante ». En témoigne cette cheminée anthropomorphe qui, à l'instar d'un témoin oculaire, « assiste impuissante » au « deuil de ses flammes » et « regarde » le cœur de l'héroïne, « noir de désespoir » (123). C'est dire que ce travail de construction d'images amène le lecteur à esquisser une réflexion portant simultanément sur le référent à connotations sexuelles auquel renvoie le texte et sur les marques de sa modalisation.

Quand Fatou Diome publie en 2001 le recueil de nouvelles *La préférence nationale*, où se trouve répertorié ce texte, elle en est à son premier coup d'essai. L'ouvrage n'a pas eu autant de succès que son roman *Le ventre de l'Atlantique*, publié deux ans plus tard aux éditions Anne Carrière. Mais à l'évidence, en dépit des indices de lacunes

formatrices généralement propres au noviciat, comme le disait Gilbert Ndi Shang (2017) à propos de *Trois jours et le néant* de Youssef Wahboun, l'auteure fait déjà preuve d'une excellente maîtrise du verbe et de promptitude dans l'élaboration de son style qui brasse des éléments d'ordre gnomique et lyrique, contribuant à sa caractérisation générique.

Vraisemblablement, il est impérieux pour l'auteure que les femmes expérimentent le meilleur de leur potentiel sexuel et que les hommes les aident à y parvenir. C'est du moins la thèse résurgente de ce récit. Les maladresses du professeur, conjuguées à l'autolâtrie inhérents à son comportement, empêchent l'héroïne de développer ses capacités orgasmiques et d'en donner la pleine mesure quand ils font l'amour, et cela l'agace. « L'histoire sexuelle de l'individu donne la clé de sa vie, parce que dans sa sexualité se projette sa manière d'être à l'égard du monde, c'est-à-dire à l'égard du temps et à l'égard des autres », postulait Merleau-Ponty (1945 : 196).

La narratrice espère ainsi trouver un jour auprès d'un homme le bonheur qu'elle n'a pas avec son amant du moment. Par-là se manifeste un paradoxe qui s'énonce en même temps en termes de refoulement et de sollicitation du masculin. Lequel masculin est saisi sous le prisme des déclinaisons que sa société d'origine promeut en faisant de l'homme le partenaire dominant, celui qui « mène la barque », tandis que la femme, essentiellement passive, devrait être moins entreprenante. Ce discours sociétal normé et stéréotypé imprègne la conscience érotique de l'héroïne. Par voie de conséquence, celle-ci se garde bien de prendre des initiatives qui combleraient ses envies. On peut ainsi déceler dans ses réflexions (et ce en dépit de son niveau d'instruction considérable) le poids d'une éducation traditionnelle corroborant l'idée de section en une bipartition des individus en fonction des genres, qui l'amène à produire implicitement des schémas dont sa psyché se saisit précocement dans l'élaboration de considérations qui lui imposent de contenir ses fantasmes. Jamais elle ne s'emploiera en effet à les communiquer à son partenaire. Ce sont ces déterminations socioculturelles que soulignent Fernanda Cohen et Juan Carlos Kusnetzoff quand ils font remarquer : Il existe un consensus pour affirmer que la différence entre une société et une autre se situe au niveau du degré de liberté sexuelle accordée au cours de l'adolescence et des étapes précédentes. Là où les sociétés font preuve d'une grande rigueur sur ces questions et où l'on croit encore que la modestie et la soumission sont des vertus féminines qu'il faut

exalter, les femmes ont tendance à considérer [qu'il ne leur revient pas de] prendre des initiatives et de jouer un rôle actif dans les rapports sexuels (2013 : 16).

CONCLUSION

Que peut-on retenir pour conclure ? Notre propos se résume en ceci : l'écriture de Fatou Diome épouse une logique qui va au-delà des revendications paritaires et se démarque du féminisme de castration, pour étayer la thèse « classique » de la complémentarité des genres. Une complémentarité qui tient, entre autres, à un magnétisme pulsionnel réciproque dans le registre de la sexualité, et que son personnage principal dans le corpus étudié appelle de tous ses vœux. « L'énigme du désir de l'autre à mon endroit est aussi la question posée au désir que je porte vers l'autre sous forme d'une demande », soulignait Martin Hervé (2017) en souscrivant à des considérations similaires. Comment une femme à orientation hétérosexuelle pourrait-elle s'épanouir dans un couple comme celui de l'héroïne ? De quelle manière s'affirmer par ailleurs en tant qu'homme sans n'être qu'un « mâle », c'est-à-dire simplement conditionné biologiquement à la copulation ? Nous convenons que ces interrogations sont loin d'être malvenues. Le mérite de l'écrivaine sénégalaise Fatou Diome est celui de les soulever, par le truchement d'un texte à fortes percussions esthétiques. La matérialité du code communicationnel restituant le récit de l'inassouvissement des désirs sexuels de son personnage nous semble en effet être d'une inestimable littérature.

Ouvrages cités

- BLEULER, E. 2001. *La schizophrénie en débat*. Paris : L'Harmattan
- Carani, M. 2005. Le désir au féminin. *Recherches féministes*. 18 (2), 9-37.
- COHEN, F. Kusnetzoff, J. C. 2013. *Petit guide malicieux du plaisir féminin*. Paris : Editions Autrement.
- DIANDUE, B. K. P. 2005. Le ventre de l'Atlantique, métaphore aquatique d'un mirage : idéal brisé de l'ailleurs ? *Éthiopiennes*. (74), 15-27.
- DIOME, F. 2001. *La préférence nationale*. Paris : Présence Africaine
- DUSSAULT, M. 2003. Corps féminins, postcolonialisme et transgression dans Tu t'appelleras Tanga de Calixthe Beyala. *Postures* (5), 30-40
<http://revuepostures.com/fr/articles/dussault-5>.
- GUIONNET, C. et NEVEU, E. 2004. *Féminins-masculins : sociologie du genre*. Paris : Armand Collin.
- HERVÉ, M. 2017. S'ensorceler. Passion et possession de l'image dans Azaël de Marcel Jouhandeau. *Musemedusa*. (5)
http://musemedusa.com/dossier_5/herve/.
- KESTELOOT, L. 2001. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala-AUF.
- LAWSON-HELLU, C. L. 1998. L'ironie du « Pleurer-rire » chez Henri Lopes. *Études Littéraires*. 30 (2), 123-140.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MOLINIER, Pascale. 2000. Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, genre et société*. 1 (3), 25-44.
- NDI SHANG, G. 2017. La douleur d'être et la lourdeur du temps : une lecture existentialiste de Trois jours et le néant de Youssef Wahboun. *Mouvances francophones*. 2 (2), Article 1
<http://ir.lib.uwo.ca/mf/vol2/iss1/1/1>.
- NGOLWA, Moïse. 2012. L'implicite paradigme de la représentation de l'homme chez Calixthe Beyala. *Études Littéraires*. 43 (1), 96-106
- QUIGNARD, Pascal. 1996. *Le sexe et l'effroi*. Paris : Gallimard.

TCHEUYAP, Alexie. 2001. Hégémonie, féminin et paradoxe de la représentation. *Présence francophone*. (57), 34-52.

VICHYN, B. 1984. Narcissisme : des concepts : auto-érotisme et narcissisme. *Psychanalyse à l'université*. 9 (36), 655-678.